

PALMER, Bryan D. *Cultures of Darkness. Night Travels in the Histories of Transgression (from Medieval to Modern)*. New York, Monthly Review Press, 2000, 609 p.

Martin Paquet

Volume 33, Number 1, 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/704392ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/704392ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquet, M. (2002). Review of [PALMER, Bryan D. *Cultures of Darkness. Night Travels in the Histories of Transgression (from Medieval to Modern)*. New York, Monthly Review Press, 2000, 609 p.] *Études internationales*, 33(1), 178–180.
<https://doi.org/10.7202/704392ar>

Cultures of Darkness. Night Travels in the Histories of Transgression (from Medieval to Modern).

PALMER, Bryan D. *New York, Monthly Review Press, 2000, 609 p.*

Auteur d'une synthèse historique novatrice sur la formation de la conscience de classe ouvrière au Canada (*Working-Class Experience. Rethinking the History of Canadian Labour, 1800-1991*, 1992) et d'une excellente biographie analytique d'Edward Palmer Thompson (*E.P. Thompson : Objections and Oppositions*, 1994), Bryan D. Palmer occupe une position reconnue au sein de la gent historienne canadienne. Dans un ouvrage dont l'ampleur et le souffle ne manquent pas de saisir le lecteur, il offre une synthèse historique ratissant un vaste terrain, celui de la sphère d'influence occidentale de la dissolution du féodalisme en Europe aux derniers bouleversements du système capitaliste contemporain, en passant par ces ères des Révolutions et du Capital autrefois explorées par Eric J. Hobsbawm. Si l'historien britannique concluait son triptyque analytique sur le court xx^e siècle de l'Âge des extrêmes (1999), le Canadien s'intéresse plutôt aux marges de la communauté politique, aux zones d'ombre qui forment ces *Cultures of Darkness* du Moyen Âge finissant à la Modernité tardive.

Vaste programme que d'esquisser une histoire de la marginalité à travers cinq siècles, d'autant plus que cette notion est polymorphe, mouvante, fluctuante selon les contextes. Qu'entend-on historiquement par marginalité ? Désigne-t-on ainsi la situation de ceux et celles qui ne

correspondent pas à une norme politique, sociale voire biologique, à l'égard des dissidents, des incroyants et des païens, des handicapés ou des malades ? Ou encore à ceux et celles brisant ces normes, tels que les criminels ou les révolutionnaires ? La marginalité ressortit-elle à la condition des individus qui sont moins pourvus en ressources matérielles ou cognitives, comme les pauvres, les unilingues ou les analphabètes ? Traite-t-elle des multiples victimes de l'exclusion, des femmes vivant dans un système patriarcal aux membres de groupes ethniques et raciaux dans une société valorisant fortement l'homogénéité ethno-raciale ? On le voit, par la polyvalence de son objet d'étude, le défi est grand et le risque de dérapage élevé.

Afin d'assurer une intelligibilité et une cohérence à la compréhension de cette marginalité si changeante, il importe de prime abord de délimiter un domaine précis d'investigation. Même si les formes de la marge peuvent épouser les structures objectives de l'économie ou de la physiologie, il n'en demeure pas moins que sa définition et sa réification touchent à une praxis de la catégorisation subjective, donc à des représentations mentales et intellectualisées. Le domaine de l'histoire socioculturelle, tributaire à la conceptualisation des *Cultural Studies*, s'avère ici pleinement justifié.

Puis, il faut fixer un cadre opératoire pertinent. S'intéressant aux problématiques de classe, de race et de genre, Bryan D. Palmer insère son étude dans le jeu des relations de domination et de subordination, profondément enracinées dans les

rapports sociaux de production (p. 6). Dans un mouvement dialectique, la définition de la marge renvoie alors à celle du centre. Pour ce faire, l'historien use d'une métaphore duale, celle du jour et de la nuit. Le jour, c'est le fief de l'ordre, de la conformité, de la routine imposés par les centres normatifs du pouvoir (p. 4). Au cours de la période étudiée, ces centres s'inscrivent dans l'évolution du système capitaliste, dans ces temps et ces lieux gouvernés et régulés par la logique et le commerce de la rationalité économique et les structures du pouvoir politique (p. 17). La nuit, elle, recouvre l'aire des ténèbres où s'animent ceux et celles qui, repoussés au-delà de l'ordre normatif, subissent une expérience de dépossession matérielle et culturelle. Bien sûr, les dangers et les peurs rôdent dans cette aire, mais ils y côtoient les possibilités multiples de liberté, ce relâchement des liens quotidiens des normes, ces zones d'ambiguïté et de transgression (pp. 13-20).

La notion de transgression se trouve au cœur de l'analyse historique de Bryan D. Palmer. Cette dernière privilégie ainsi l'expérience des acteurs socio-historiques entrant en infraction avec l'ordre normatif des choses. Ce faisant, ces acteurs mettent en place un ensemble de possibilités pouvant enclencher des processus de transformation sociale. Le lecteur constate l'influence conjuguée, dûment assumée et revendiquée par l'auteur, des travaux de Karl Marx et de Michel Foucault. Si le penseur allemand fournit les outils théoriques de l'aliénation issue du système d'accumulation et d'exploitation capitaliste, le philosophe français prête ici son analyse de l'intériorisation de la

marginalité, la subjectivité de ces processus de subordination (pp. 7-9). Dès lors, la transgression observée par B.D. Palmer devient double. D'une part, elle pousse l'acteur sociohistorique au-delà de son système normatif intériorisé, à l'exemple des libertins de la période pré-révolutionnaire (pp. 71-92) ou des homosexuels du xvii^e au xx^e siècles (pp. 277-301). D'autre part, elle l'incite à la contestation des structures sociales de domination. Il en va ainsi de la constellation des radicaux au moment de la Révolution française (pp. 93-116), des mouvements ouvriers révolutionnaires du *Gilded Age* américain (pp. 232-256), voire des beatniks et l'avant-garde littéraire de l'après-guerre (pp. 387-402) ou du monde interlope au xx^e siècle (pp. 405-424). À chaque fois, la transgression révèle un instant du changement social, un aspect du politique comme *polemikos* et *outopos* en grec.

Au passif de l'ouvrage, le lecteur pourra reprocher une démonstration quelque peu chronologique dans son ensemble – visiblement conçue à l'origine pour un cours universitaire – et surtout une présentation pointilliste de l'argumentation. Certes, il est vrai que l'objet d'étude nécessite une analyse réfutant les compartimentages spatio-temporels et disciplinaires (p. 6). Pourtant, une compréhension plus complète des processus de marginalisation implique une mise en perspective sur une durée plus longue. Par exemple, l'analyse de la discrimination raciale s'éparpille entre ses sarments dans l'impérialisme et le colonialisme (pp. 162-181), l'horreur nazie des années 1930 (pp. 322-339) et les émeutes urbaines contemporaines (pp. 425-450). L'intensité et les

cibles de la discrimination varient selon ces manifestations, bien sûr, mais elles relèvent de la même stigmatisation suivant des attributs jugés naturels. Regrouper ensemble ces parties de la démonstration n'aurait pas nui à un meilleur entendement des origines et des développements de ce type de marginalité. Au contraire, cernée dans son amplitude, la marginalité raciale apparaîtrait alors dans toute sa force perverse d'insinuation et de subordination, comme le souligne l'anthropologue suédois Sven Lindquist (*Exterminez toutes ces brutes*, 1998).

S'il se fait critique à propos de la démonstration, le lecteur agréé volontiers à certaines piques de l'auteur. En effet, Bryan Palmer se montre sceptique vis-à-vis des politiques post-modernes cherchant à réifier l'identité et l'altérité, politiques désespérantes répudiant tous les méta-récits interprétatifs et toutes les catégories d'analyse sociale (pp. 4, 455-456). Dans sa volonté de proposer des programmes contestant les structures contemporaines de la subordination, l'historien retrouve ici ses accents incisifs contre le nihilisme des tenants de l'idéologie postmoderniste, tels qu'il les exprimait il y a quelques temps dans sa contribution au collectif d'Ellen Meiksins Wood et de John Bellamy Foster, *In Defense of History. Marxism and the Postmodern Agenda* (1997). Cette fois, les développements théoriques demeurent ancrés dans une analyse factuelle, puisant aux ressources prodigues de l'empirisme. À l'opposé d'une simple narration où suinte l'esprit de système, l'ouvrage présente un heureux exemple d'une synthèse à la fois scientifique dans la construction de son objet d'étude, et

engagée dans les débats polémiques de la Cité.

Au plaisir du lecteur poursuivant son parcours livresque, *Cultures of Darkness...* marie un style alerte et une solide érudition bibliographique – puisque essentiellement cantonnée aux études secondaires. Bien que l'analyse se fait parfois parcellaire vu l'effort de synthèse exigé, l'ampleur de la période traitée et la multiplicité des acteurs socio-historiques cernés, elle offre toutefois des pistes de recherche au potentiel heuristique certain. Plus encore, par l'expression de ces expériences de la marge, elle initie le lecteur aux mystères de la nuit et à sa pleine dimension politique.

Martin PAQUET

Département d'histoire et de géographie
Université de Moncton
Nouveau-Brunswick, Canada

DROIT INTERNATIONAL

Colloque de Paris – le droit international et le temps.

Société française pour le droit international, Paris, Pedone, 2001, 282 p.

L'articulation entre le droit et le temps constitue un sujet souvent délaissé mais ô combien fondamental. Cet ouvrage collectif, qui rassemble des contributions d'universitaires et de praticiens, s'intéresse plus particulièrement au droit international, qui doit comme tout champ disciplinaire s'adapter à son temps. Il s'agit, plus précisément, de la publication des actes du trente-quatrième colloque, organisé par la Société française pour le droit international à la Sorbonne du 25 au 27 mai 2000, sur le thème du droit international et du temps.